



Le Monde  
31 mai 2012  
Laurent Carpentier

Le Monde  
jeudi 31 mai 2012

## CULTURE

25

# Wim Delvoye, le fils indigne de Walt Disney

Le Louvre donne carte blanche à l'artiste belge, champion de la provocation et des détournements

### Art contemporain

Gand (Belgique)  
Envoyé spécial

**P**rendre une bite, ce n'est pas grand-chose. Mais le faire soigneusement, sur un vitrail, là cela choque les gens. Wim Delvoye inhale puis exhale la fumée de sa cigarette. N'y voyez pas malice : malgré son air fripon et ses manières de gamin, le sérieux est sa marque de fabrique. De ses radiographies de fellation reproduites sur vitraux à ses cochons tatoués dont les peaux s'arrachent chez les collectionneurs en passant par Cloaca, la machine à fabriquer – au sens propre – de la merde, son œuvre n'est qu'une succession de pieds de nez provocateurs et payants.

Sur les grilles de son atelier, dans la banlieue de Gand, il a fait copier en vieil italien la phrase inscrite sur les portes de l'Enfer de Dante : « *Lasciate Ogne Speranza voi ch'Intrate* » – « Abandonne tout espoir, toi qui entres ici ».

C'est cet homme que le Louvre a invité à investir les augustes salons Napoléon III et certaines salles gothiques pour y bousculer ses collections, en y introduisant, du 31 mai au 17 septembre, son art contemporain. « *Il y a une débauchade de notre culture et j'en suis complice*, soupire Wim Delvoye, expliquant sa démarche en montrant un objet du XVIII<sup>e</sup> siècle dont il a fait l'acquisition. *Tout ceci n'a plus de valeur. Il ne reste rien de notre patrimoine, nous n'avons plus confiance dans notre passé. Et le Louvre, c'est la couronne de notre culture...* » Il rallume une cigarette, ouvre une bouteille de Coca. « *La question que je me pose toujours c'est : "Qu'est-ce que Marcel Duchamp aurait fait dans une situation pareille ?" Aujourd'hui, j'achète des tableaux anciens parce que je me dis que c'est ce qu'il ferait, maintenant que les rois et les puissants veulent serrer la main de l'artiste contemporain.* »



La dernière fois que nous avions passé ainsi une journée ensemble, c'était il y a quatre ans. A l'époque, la dizaine de personnes qui travaillaient dans son atelier finissaient les plans d'une église gothique à construire sur le terrain d'un collectionneur près d'Anvers. L'église n'est toujours pas construite, le commanditaire s'est à moitié défilé, mais le projet – baptisé *Jérusalem céleste* – ne cesse de se développer. On y a ajouté, signe des temps, un minaret, et les profils et arabesques s'y contorsionnent à l'infini. La cathédrale a amené Wim Delvoye à explorer crucifix et porcelaines qu'il torsade en double hélice à l'image de l'ADN. Lui qui était parti pour faire un écran à ses célèbres vitraux se retrouve à transformer ses clochers en supports de 12 mètres de haut dont il voulait suspendre un exemplaire dans la grande pyramide du Louvre. « *On m'a dit non, rage-t-il. Un architecte qui ne voulait pas... Ça, c'est la France, dès que vous voulez faire quelque chose, il y a dix personnes, quinze bureaux... Je pourrais faire un catalogue avec toutes les idées que j'ai eues pour le Louvre et que je ne pourrais pas utiliser, parce qu'on ne peut pas bouger un vase.* » Il râle mais le Supposera bien exposé dans la pyramide, simplement on ne l'y suspendra pas.

On dirait un personnage de *Spirou*, mélange de dégaîne tout à fait ordinaire et de folie bouillonnante sous le crâne. Il gagne suffisamment d'argent pour que les habits qui s'entassent en désordre dans sa chambre, au rez-de-chaussée de l'atelier-maison, soient de marque, mais ses cheveux raides sont coupés à la serpe et sa tenue délibérément négligée. « *Je manque de focus. Il faut que je m'aérodynamise, je pars dans tous les sens* », dit-il, cherchant les clés de sa Volvo

V50-20D noire. « *Petit, je croyais vraiment que j'étais spécial, différent des autres. Que mourir ce n'était pas pour moi, que je serais l'exception dans l'histoire de l'humanité... J'étais persuadé que si j'avais les mêmes initiales que Walt Disney, ce ne pouvait pas être un hasard.* »

Wim Delvoye est né en 1965 à Wervicq, en Flandre occidentale, à la frontière de la France. Un père instituteur, une mère qui élève ce garçon chéri et ses deux sœurs cadettes. L'enfant est bon en des-

sin, mauvais en maths, le conseiller d'orientation prône « une école d'art », lui imagine l'étudier l'économie – « *Je suis d'un milieu très middle-class, mais j'adore le luxe* », sourit-il. Petit, cet enfant terrible de l'art est une sorte de geek binocleux et solitaire (« *J'aimais bien être en équipe à condition d'être le chef* ») et possède dans sa chambre un petit labo : « *J'ai causé quelques problèmes, rit-il, j'étais toujours plongé dans mes livres ou mes expériences.* »

A 47 ans, celui qui a grandi avec Franquin, Hergé, Bob et Bobette et les maîtres de la ligne claire, continue ses « bêtises », comme il dit, fasciné par les matériaux, les techniques, les détournements et les projets fous : « *La BD belge est pleine de Gaston Lagaffe, d'inventeurs qui font de drôles de machines. Tournesol y est presque un personnage obligé.* » Il y a les expériences qu'il

menées à bien : tatouer un homme, Tim, œuvre vivante dont la peau appartient à un collectionneur d'Hambourg. Et celles qu'il a abandonnées, comme *Laika*. « *Je voulais utiliser la chirurgie esthétique pour greffer mon visage sur un chien. Mais j'ai arrêté le truc. Moi-même parfois je m'effraie.* » De son enfance en tout cas, il a tout gardé, rassemblant ses travaux dans un livre très sérieux – baptisé *Early Works*. « *Contextualisés, ils deviennent une œuvre éternelle. Ce qui pose une question éternelle : où commence l'art ?* »

Wim Delvoye a l'intelligence de laisser le soin aux autres d'écrire la légende de son mythe en construction, laissant les cartes se brouiller à l'envi. Négligé, il passe son temps à se laver les mains. Flamand, il défend l'unité de la Belgique. On le dit végétarien, il avale un énorme steak. (« *C'est que, dans ce restaurant, la viande est très bonne, j'y ai amené Rainier de Monaco.* »)

Il teste dans la cour de son atelier le pochoir d'un Calimero détourné pour proposer une identité visuelle au mouvement des « indignés » et clame dans le même temps que gagner de l'argent est constitutif de l'artiste : « *Les protestants disent que le talent est un don de Dieu et qu'il doit être payé. Nous, catholiques, nous sommes coincés là-dessus. C'est ce qui explique qu'il n'y ait pas de Jeff Koons, de Damien Hirst ou de Murakami à Paris.* Je fais partie d'une génération à qui les professeurs répétaient : *tu ne peux rien espérer d'autre que de devenir un misérable professeur comme moi. Une révolution a eu lieu : les jeunes qui choisissent les études d'art aujourd'hui se disent en nous regardant qu'on peut y gagner le succès et l'argent, y compris dans un monde en crise...* »



Le Monde  
31 mai 2012  
Laurent Carpentier

«WD», Wim Delvoye. L'histoire d'une marque qu'il s'applique à construire comme la clef de voûte de son œuvre et de sa vie. «La Vache qui rit est une marque, je suis une marque, le Louvre est une marque dont la pyramide d'Ich Ming Pei est devenue l'emblème. Quand j'étais étudiant, c'était d'ailleurs un sujet de polémique. Mes profs disaient: "Ah, mais qu'est-ce qui se passe à Paris! Ce postmodernisme partout." Plus personne ne parle de postmodernisme. Aujourd'hui, tout est marketing («On peignait pour quelqu'un, qu'il s'agisse de mettre en valeur un paysage, une propriété, ou de légitimer par le portrait une position

sociale»), les marques aujourd'hui ont remplacé les réputations. Le constat est fondateur chez lui. En 1977, il a 12 ans lorsque la Belgique fête l'année Rubens. Il se la rappelle comme si c'était hier: «Nous sommes allés visiter la grande exposition à Anvers avec mes parents, raconte-t-il. En sortant, nous avons mangé au restaurant Rubens, il y avait la bière Rubens... Et pour tout dire, j'étais autant fasciné par le merchandising que par les tableaux mêmes.» Wim Delvoye cultive une sorte d'enfance en lui qui le rend dans le même temps tendre et inatteignable. Il ne s'esquive pas, s'applique à chercher les réponses les plus justes, indifférent aux conséquences.

«Je fais partie du système et en même temps je le regarde, je le critique, je chie dans mon nid, voilà ce que je fais, mais je l'habite. On ne peut plus aujourd'hui sculpter un David comme le faisait Michel-Ange. Il est devenu un naïf. Pour moi, Cloaca, c'est ce que je vois de plus proche d'un nouveau David.» Vous pensez qu'il délire? Tout ça est très réfléchi. Il a fini Proust, repusé Noam Chomsky, et ne jure plus que par Darwin. «Parce qu'il a dit: nous ne sommes pas le but de quelque chose. C'est un peu comme Copernic, dire aux gens: nous ne sommes pas au centre du monde...» Fin. Finisme. Finalité. Finalité. L'idée l'obsède, et toute son œuvre semble vouée à la combattre.

Lui s'en défend: «Non, ce château, ce n'est qu'un brouillon, une esquisse, pour faire encore mieux dans un autre endroit... Je veux tout!» Tout: une femme, des enfants, à ranger dans le château, avec les œuvres et la vie de Wim Delvoye, et puis à côté, il y aurait un appartement, la liberté pour l'enfant-artiste. Le fait est qu'il n'a ni femme («Ce n'est pas facile de vivre avec moi») ni enfants, et son loft-atelier aux murs de parpaing et aux portes en métal de coffrefort est aussi désordonné que la chambre de son enfance. Côte à côte, L'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert et des paquets de cigarettes vides. «J'ai peur de devenir plus structuré parce que ce serait devenir plus vieux...», confie-t-il. «Cloaca devait être ma dernière œuvre, mon chef-d'œuvre—Que faire après ça? Pareil pour les cochons... Et me voici une fois de plus sur un nouveau dernier projet, Jérusalem céleste, ce rêve médiéval que l'on partage avec les Arabes: construire une ville si parfaite que ce serait la fin des jours.»

La source de sa fascination pour les marques n'est-elle pas à chercher, là, dans cette quête éternelle tapie au fond des replis de son enfance: être l'exception à la règle? Devenir une marque pour ne pas mourir, défier ce darwinisme dont il se revendique, déjouer les lois du monde? «Regardez Walt Disney: il ne peut pas mourir, il est à nous, il est coté en Bourse, sa valeur bouge, il vit.» L'autre WD, croyez-le bien, aussi. ■

LAURENT CARPENTIER

Au Louvre, par Wim Delvoye. Du 31 mai au 17 septembre, tous les jours de 9 heures à 17h45, sauf le mardi. Nocturne mercredi et vendredi. Les œuvres sont exposées dans les salles du département des objets d'art, alle Richelieu.

106, Louvre.fr  
Wim Delvoye «Rorschach». Jusqu'au 16 juin, du mardi au samedi de 11 heures à 19 heures, à la galerie Emmanuel Perrotin, 76, rue de Turenne, Paris 3<sup>e</sup>.



Dans les salons Napoléon III du Louvre, une des œuvres de Wim Delvoye. STEPHANE LAVOUE/PASCO POUR «LE MONDE»

Fin. Finisme.  
Finalité. Finalité.  
L'idée l'obsède  
et toute son œuvre  
semble vouée  
à la combattre

Un jour, un avocat lui a demandé: «Avez-vous pensé à votre succession?» Il en parle encore avec colère. Lui, disparaître? Il a acheté une grande maison dans la campagne, une sorte de petit Moulinsart en brique, entouré de larges douves qui donnent à l'ensemble un côté féerique: château Debuereu rebaptisé Illico château Migraine. Il y expose ses œuvres aux gens qu'il choisit d'inviter. Dans le parc qui l'entoure, il a «planté» des œuvres dans les branches naissantes ou les troncs des arbres. Il faudra revenir dans dix, vingt ans, voir comment la nature et Wim Delvoye se seront entremêlés. Défi perpétuellement relevé avec Dieu?